

Jules Momméja, fragments

**Momméja vu par L-G Boursiac
Momméja et Pierre Viguié
Passerat évoque Momméja
Séméziès-Momméja
Momméja et l'église Saint-Martin
Lettre de Viré à Momméja
Momméja et ses carnets noirs
Bourdelle vu par Momméja**

**Jules Momméja
(Caussade 1854- Moissac 1928)**

Victor Malrieu dans une étude inédite sur la Franc-maçonnerie rapporte ce témoignage de Momméja au sujet de Detours :

« Fils de Baron d'Empire qui s'était assez enrichi pendant les guerres de la révolution pour pouvoir équiper à ses frais un escadron, Hippolyte fut un très ferme républicain, un homme bon, loyal, un peu grandiloquent dont je n'ai entendu dire que du bien. Très lettré et féru des auteurs latins. »¹

¹ Victor Malrieu B.M. de Montauban, Manuscrit 125.

L. G. Boursiac et Momméja

Le jeune Louis Boursiac nous présente, Jules Momméja dans *Divona* n°18 3ème année, sa revue. Nous lisons en janvier 1928 après le décès de l'érudit :



« J'apprends par la voix de la Presse le décès de M. Jules Momméja. Loin du terroir, je n'ai pu accompagner jusqu'au tombeau, celui qui fut pour moi un ami et un maître. Je m'incline néanmoins devant la dépouille mortelle de cet homme bon et aimable, et ce n'est point maintenant, sans une tristesse émue que je songe aux quelques heures que je passai l'été dernier à ses côtés.

Tout contre ce vieux Moustier, dont il avait révélé les inestimables trésors, Monsieur Jules Momméja habitait une vieille maison emplies de souvenirs. Il s'y était retiré depuis quelques années et y vivait tranquille et calme au milieu des émaux et gravures de l'ancien temps. Il y goûtait là, les charmes du repos et de la méditation, tout en flânant avec nos bons vieux maîtres qu'il adorait. Il estimait, à juste titre d'ailleurs, que ce sont gens sans malice, pleins de raison et de mesure ; il pensait qu'ils écrivent raisonnablement ce qu'ils veulent dire, et se confient à nous sans détours et toujours avec tact.

Il les savait sincères, probes et droits, il avait une prédilection particulière pour tous leurs vieux bouquins où ils ont mis toute leur pensée et tout leur art. Il se sentait l'ami, il se sentait le frère de ces pauvres âmes qui maintenant ne sont plus ; il

comprenait leurs infortunes ou leurs joies car elles avaient été les siennes. Il aimait leur en entendre parler : son plaisir était d'aller deviser quelques instants avec eux. Il se plaisait également aux œuvres maîtresses de la littérature, aux récits merveilleux, aux anecdotes savoureuses, contées en une langue incertaine par quelque humble clerc ; il feuilletait d'une main amie les vieux grimoires et les anciennes chroniques, puis se tournant vers nous, car ce n'était point un égoïste, il nous en donnait la substance dans une langue pure et châtiée qui enchantait le cœur et l'esprit.

Jules Momméja était en effet doué d'une prodigieuse faculté d'évocation, il possédait au plus haut degré le goût des choses anciennes, il savait avec une grâce et une souplesse auxquelles on ne résiste point communiquer la vie à tout ce qu'il touchait. De ses moindres écrits qu'il essaimait à tous les vents s'exhale un charme limpide et suave, un charme tout naturel, car pour qui l'a connu, pour qui il a été donné comme moi de l'entendre causer, le sentiment de cette bonhomie de cette grâce et cette simplicité était empreinte dans ses conversations même les plus banales. Son savoir était grand, sa verve était inépuisable lorsqu'il nous contait des récits du bon vieux temps. Il y excellait. Sa voix se faisait tour à tour douce et émue, mordante ou ironique suivant qu'il nous parlait des ennuis ou des bons tours des hommes d'antan. Lorsqu'il causait, ses yeux rayonnaient de joie et un sourire lutinait sur ce visage émacié qu'auréolait une grande barbe blanche et coiffait un tout petit calot. Parfois, de ses mains amaigries par la souffrance, il saisissait brusquement sur une tablette l'un de ces livres revêtus de maroquin, où l'on ne promène que des doigts tremblants. Il le caressait d'abord d'une paume attendrie, il vous faisait admirer ces fines nervures et ces petites fleurettes d'or que n'eussent point dédaignées les Le Gascon ou les Padeloup. Il vous faisait remarquer la richesse ou beauté des culs de lampe ou des frontispices puis il lisait et sa voix qui s'élevait alors grave et chaude d'intonation montrait assez toute son estime et sa vénération pour nos vieux auteurs.

D'autres fois, il nous parlait des contemporains. Il en avait beaucoup rencontré et non des moindres. Il avait quelque peu

cultivé leur amitié ; ses historiettes n'étaient jamais dites avec méchanceté, il contait quelques gaillardises, parlait spirituellement d'aventures risibles, mais, c'était tout,.. et c'était un véritable plaisir que de l'écouter. L'on s'entretenait d'homme à homme avec France, Paul Arène, Pouvillon, de Caillavet, Léon Cladel, bien d'autres encore, l'on s'imaginait d'entendre là, tout à côté de soi les Hanotaux, Jullian, les Maurice Prou, les Babelon ou les Salomon Reinach.

Momméja ne s'arrêtait point à la fréquentation exclusive des maîtres, il allait vers les jeunes et s'intéressait aussi à eux, il était au courant de ce qui venait de paraître, il lisait tout. C'était un homme sensé et pénétrant, un lettré toujours averti prêt à comprendre et à aimer tout livre capable de donner un visage nouveau aux choses; Il ne s'effarouchait point de ces poésies qui chez quelques jeunes gens ne pourraient être qu'un mode de l'ahurissement, de même, qu'il ne redoutait point cette vague de mysticisme, qui semblait tomber lourdement comme un suaire sur notre jeune littérature. Il ne s'indignait ni de l'impolitesse ni de la brutalité des nouveaux venus, il se contentait de sourire. Il comprenait fort bien que l'on attaqua violemment ceux qui nous ont précédés afin de déblayer le terrain pour affirmer sa propre originalité. C'est nécessité humaine. Thomas Hobbes l'a dit et il pensait de même. Momméja se contentait de sourire... mais non sans ironie, car c'était un sceptique. Il avait reconnu de bonne heure que tout n'est que mode; il n'ignorait point que tout ce qui est humain étant soumis au hasard, aux lois du changement il ne saurait y avoir de vérité. Partant, il estimait que toutes les opinions humaines sont toutes également vaines ; il était un peu comme saint Evrenond « un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie » ; il restait convaincu que la sagesse consiste à vivre tranquille et à goûter les plaisirs en repos d'Epicure. Couler une existence simple et modeste comme celle que menait jadis Pyrrhon d'Elis sur les berges fleuries de Pernée, tel était son idéal. Il avait pensé y rencontrer le bonheur, il l'y avait trouvé.

Il croyait qu'il faut se résigner d'avance aux imperfections de l'Univers il estimait que nous devons souffrir d'une âme égale les maux qu'il n'est au pouvoir de personne d'empêcher. Sous

des dehors aimables et insoucians, ce sage dissimulait un grand stoïque. Lorsque je le vis en effet pour la dernière fois, je fus frappé par sa physionomie douloureuse et par l'alanguissement du regard. Je le savais souffrant, fort souffrant et sans doute put-il lire mon inquiétude sur mon visage :

« Vous me voyez, dit-il, en train de mettre en ordre mes papiers. Je fais cette besogne secrètement depuis un mois pour que ceux plus tard, qui feuillèteront ces pages, n'y promènent point un regard distrait. Je n'écrirai plus, car je ne veux point que la mort me surprenne avant d'avoir terminé ma tâche. Je dois tout recopier. Je sais ma fin prochaine. Le mal cruel qui me ronge, m'emportera-t-il dans un mois, deux mois, je l'ignore. Six mois tout au plus, me sont donnés à vivre. J'en profite. Je suis engagé en un chemin aride et dénudé qui ne mène qu'à la tombe, quelques pas restent encore à faire et je vais y descendre. Je m'avance avec fermeté, je terminerai ma route d'un cœur aussi léger que lorsque je suis parti. Ma mort est proche, je le sais, je l'accepte ; je ne me tourne pas vers mon Passé, j'aurais au cœur bien trop de peine. Je marche à grands pas, tenant mes yeux fixés vers l'horizon, vers l'avenir..., et c'est pour cela, me dit-il en désignant de sa main les feuillets épars sur son bureau... que je range ».

Je me récriai. Il sourit, me remercia mais me pria de ne point mentir à ma pensée ; son idée était faite, Et, comme je me levais prétextant une course quelconque afin de ne point le fatiguer plus longtemps, d'une voix pressante il me pria de me rasseoir. « Restez, mon cher enfant, restez encore quelques instants car bientôt nous ne pourrons plus parler ensemble de toutes ces choses que nous aimons. ». Et je lui obéis, car je compris que cette causerie serait le dernier entretien que nous aurions ensemble. Je ne m'étais point, hélas, trompé !

Je pleure maintenant le grand savant, le lettré, le philosophe qui écrivit des livres les plus nourris de culture qu'il soit possible d'imaginer. Je pleure l'artiste désintéressé qui aida mes jeunes débuts, je pleure l'ami disparu et c'est le cœur crispé, mon pauvre cœur d'enfant crispé que je lui dis mon dernier adieu. »

Momméja et Pierre Viguié

Extrait du bulletin de la société archéologique 1928

Jules Momméja n'est pas né à Moissac mais a beaucoup vécu dans cette ville. **Pierre Viguié nous raconte ses souvenirs à la mort de l'érudit :**

« Ce fut à Moissac, dans les dernières années de sa vie, qu'il me fut donné de goûter à loisir l'amitié de Jules Momméja, précieux privilège dont je garde avec émotion l'ineffaçable souvenir. Que de fois ai-je sonné, rue Guillerand, à la porte de sa demeure ! Après avoir salué la vieille et fidèle servante, j'entrais dans un long corridor dallé et, par l'escalier obscur, gagnais le premier étage où j'étais sûr, à quelque heure que ce fût, de trouver mon hôte au travail. Il était là, m'accueillant d'un sourire, de quelques mots affables, m'offrant aussitôt un fauteuil près du foyer. Combien son image me reste présente ! Je le revois dans ce vaste cabinet clair qu'il ne quittait guère et, dont les deux fenêtres s'ouvraient au nord sur le chevet de l'Eglise Saint-Pierre, pièce envahie de tous côtés par mille objets divers : dessins, armes, médailles, photographies, dossiers, gravures, statuettes, bibelots et surtout par des livres, de toute époque et de tous formats, reliés ou brochés, tassés dans tous les coins, posés sur les meubles et tapissant les murailles.

Coiffé d'un béret, assis à contre-jour devant sa table couverte de bouquins et de papiers, portant sans cesse à la bouche un bout de cigarette à demi consumé dont la fumée emplissait la chambre, Momméja, avec sa taille chétive, un peu courbée, sa face émaciée encadrée d'une barbe au poil rude, évoquait, à première vue, quelque docteur Faust usé par l'étude ou quelque ancêtre huguenot d'humeur ascétique et morose. Mais, dès les premières paroles, sa physionomie s'éclairait ; ses yeux si vifs tour à tour brillaient d'enthousiasme ou pétillaient de malice et parfois, à quelque plaisant récit, sa gorge, était secouée d'un petit rire que j'entends encore... Que n'ai-je noté tous ses propos si riches en notions précises, en aperçus de toute sorte ! Du moins puis-je essayer de rendre en ces quelques lignes un hommage imparfait mais sincère au vieux maître disparu.

* * *

Dans toute l'acception du mot, prodigué souvent bien à l'étourdie, Momméja était un savant. Ayant eu, tout jeune, le goût de l'étude, il avait acquis, peu à peu, par un labeur méthodique et ininterrompu, une somme de connaissances vraiment prodigieuse. En archéologie surtout, en folklore, en histoire de l'art, ses avis faisaient autorité. Mais il n'était pas confiné dans quelques étroits domaines. Sa curiosité était inlassable et comme un humaniste véritable il avait des clartés de tout. Je n'ai point ici le dessein de cataloguer ses œuvres nombreuses : volumes, monographies, articles de revues, tant d'études si variées, si personnelles, si vivantes, si pleines de substance et d'intérêt. Car Momméja n'était pas seulement un homme de cabinet. Il pensait comme Emile Mâle que c'est à leur place qu'il faut voir les œuvres et non dans les Musées. "Nos Musées nous offrent mille documents précieux mais ils ne donnent pas l'élan. Il faut que l'œuvre d'art soit associée aux horizons d'une province, à ses bois, à ses eaux, à l'odeur de ses fougères et de ses prés. Il faut aller la chercher très loin .En suivant la grande routé et quand on l'a vue il faut, au retour, la couvrir pendant des heures. Elle met ainsi en mouvement toutes nos puissances intérieures. C'est à ce prix qu'elle nous révèle quelques-uns de ses secrets."

* * *

Ce savant, à qui nous devons une infinie gratitude, a donné le meilleur de lui-même à sa petite patrie. Nul ne connaissait mieux son histoire, ses légendes, tous les vestiges de son passé. Avec quel zèle il s'attachait à reconstituer les coiffes, les costumes, les curieuses traditions qui étaient le charme du vieux Quercy ! Les coutumes paysannes peut-être le touchaient surtout. Comme Anatole France (qu'il aimait tant) il aurait pu dire : « Les témoignages de la vie de nos aïeux rustiques nous sont doux et chers. Avec leurs assiettes peintes, leurs armoires de mariage où sont sculptées des colombes, avec l'écuelle d'étain où l'on servait le rôti de la mariée, ils nous ont laissé des chansons et ce sont là leurs plus douces reliques. Avouons-le humblement : le peuple, le vieux peuple des campagnes est l'artisan de notre langue et notre maître en poésie. »

Sans oublier Monteils où le retenaient les liens si chers de son enfance ; Agen dont il avait, avec tant de conscience et de goût recréé, le Musée, Momméja vouait un amour profond à trois villes de chez nous : Montauban, Saint-Antonin et Moissac.

On sait avec quel plaisir il a, au début de son livre sur Ingres, évoqué le décor « sobre, noble et coloré » du vieux Montauban. « Autour du Palais épiscopal, écrit-il, dont les grands murs rouges et les tourelles se dressent si fièrement sur le Tarn on voyait l'Eglise Saint-Jacques où Simon de Montfort avait ouï la Messe et Henri IV le prêche, les tours de Lautier et de Lisier, le vieux logis gothique de Rattier de Belfort, les palais du Sénéchal et du Présidial, les portiques de la place des Couvertes, œuvre excellente de Levesville, enfin le vieux pont ogival à l'une des piles duquel se balançait au bout d'une chaîne rouillée la lourde cage de fer où Ingres avait pu voir la piteuse nudité de quelques filles de joie grelottant après les immersions réglementaires... »

Ce Montauban où Momméja avait laissé tant d'amis de sa jeunesse ; dont il admirait tant ce beau fleuve reflétant sous l'azur d'un ciel indulgent les constructions pittoresques ; ce Montauban dont il connaissait tous les trésors d'art, tous les édifices, toutes les cours, toutes les ruelles, avec quelle joie le revoyait-il toujours !

De même Saint-Antonin la petite cité médiévale dont il avait avec tant de soin inventorié les vieilles pierres.

Moissac enfin où il s'était fixé, le retenait peut-être de préférence. Rien ne lui était caché de sa lointaine histoire et comme il veillait jalousement sur ses monuments glorieux ! On sait quels combats il soutint pour arracher aux démolisseurs l'Eglise Saint-Martin en partie mérovingienne un des plus anciens sanctuaires de France où son ami Armand Viré, avait mis à jour, il y a quelques années, de curieuses fresques. On sait surtout quels inépuisables délices lui dispensaient ces célèbres merveilles : le porche et le cloître de Saint-Pierre. Je me souviens de son allégresse à la lecture du beau livre sur l'Art roman au XI^e siècle où Emile Mâle, confirmant une thèse qui lui était chère, plaçait à Moissac, par une démonstration rigoureuse, la naissance de l'Art sculptural français. Ces sculptures, Momméja les avait dessinées une à une; les

expliquait dans leurs plus petits détails. Une des dernières fois que je le vis je le trouvai dans le cloître avec son ami Dugué. C'était un soir de septembre; l'heure exquise où le soleil déclinant dore les briques, baigne un angle des galeries, se joue dans les verdure du jardin, les colonnettes de marbre et les chapiteaux roses. Comme on était loin du monde ! Quel silence et quelle paix ! Seuls nos pas sonnaient sur les dalles et dans ce décor unique, saisis d'une même extase, pareils à deux apôtres échappés des piliers, les deux vieillards, penchés vers la tombe, communiaient, une fois de plus, dans le culte enchanteur de la science et de l'art.

Chez Momméja l'homme était digne du savant et ici j'hésite, voulant éviter tout ce qui pourrait paraître un panégyrique car le trait dominant de ce caractère, vraiment admirable, était une étonnante, une touchante modestie. Il était l'opposé d'un pédant et ne faisait jamais étalage de sa science. Bien plus, il s'effaçait volontiers, laissant parfois à d'autres le bénéfice de ses découvertes. Avec quelle complaisance il communiquait ses notes, ses dossiers, avec quelle bienveillance il accueillait les chercheurs novices qui sollicitaient de lui des conseils et des documents ! Certes il connaissait les hommes et les jugeait sans trop d'optimisme. Le spectacle sans cesse renouvelé de la sottise humaine dont il citait volontiers des traits savoureux le divertissait souvent. Parfois pourtant il lui arrivait de s'indigner des méfaits de quelque imbécile ou de quelque vandale. Mais sa bonhomie souriante reprenait bientôt le dessus ; ses propos se nuançaient de la plus délicate indulgence. Sa droiture n'avait d'égale que sa bonté. Momméja était un sage : l'affection des siens, l'estime de ses amis lui suffisaient. Il n'était tourmenté par aucun désir d'ambition ou de vaine gloire. Alors que tant de médiocres, plus habiles, obtenaient titres et honneurs, il besognait dans l'ombre, content seulement de mettre ses talents au service de son pays. Saluons en lui un de ces savants désintéressés, honneur de nos provinces et si rares hélas aujourd'hui qui, pleins de tendresse pour leur sol natal, consacrent patiemment leur vie toute entière à la recherche de la Vérité.

. * * *

Il portait d'ailleurs en lui-même une inépuisable source de félicité. Que sont les plaisirs grossiers où s'étourdissent tant de nos contemporains auprès des jouissances singulières réservées à l'érudit ! Jamais peut-être autant qu'en Jules Momméja je n'en ai senti la puissance. Aux jours de lassitude quel réconfort me donnait sa simple présence, son entrain communicatif ! Qui l'a vu penché sur sa table du matin au soir, annotant des volumes, dessinant des planches ou noircissant des feuillets, peut avoir une idée complète des voluptés sans mélange qu'engendre le pur amour des choses de l'esprit.

Mais Momméja, nous l'avons dit, n'était pas un banal assembleur de fiches. La mémoire pleine de tant d'auteurs latins, français, italiens, il pouvait disputer aisément d'histoire, de critique, de poésie. Ce n'est pas en vain qu'il avait placé près de sa fenêtre un moulage de la Vénus d'Agen, ce torse nu de la Déesse « si gracile et si fine » qui veillait sur ses travaux. Ah! comme son âme était vibrante devant toutes les Beautés ! Beautés des idées et des rythmes, des formes et des couleurs, comme il savait vous saisir toutes : dans les plus fameux chefs-d'œuvre comme dans les plus humbles ouvrages de la Nature et de l'Art ! Heureux ceux qui gardent jusqu'à leur heure dernière un tel pouvoir d'admirer ! une telle jeunesse de cœur... Heureux ceux qui, après en avoir éprouvé les bienfaits, savent guider leurs semblables vers l'Idéal que résument ces trois buts suprêmes de l'Humanité : le Vrai, le Beau et le Bien. »

Jules Momméja était à sa façon le continuateur de Lagrèze-Fossat. René Pautal indique en note² que J. Dugué était en quelque sorte l'héritier de Lagrèze-Fossat et que c'est ensuite Jules Momméja qui a eu accès aux papiers de l'historien, papiers qui aboutirent dans la famille Villeneuve, gendre de Momméja et de là servirent à l'abbé Guilhem pour publier, avec les Amis du Vieux Moissac, le quatrième volume des œuvres... de Lagrèze-Fossat. »

² Adrien Lagrèze-Fossat (1814-1874) un bourgeois érudit Editions « Les Monédières », 2001, p.93

Passerat évoque Momméja

Terminant son belle étude sur Léon Cladel et l'occitanisme³, Georges Passerat indique à propos de l'origine de la croix occitane, emblème bien connu :

« J'en ai retrouvé l'origine dans le premier numéro du Lengodoucia, daté du 11 septembre 1892, où l'on donne le compte-rendu de la première assemblée générale de l'Escolo Moudino, en présence de Louis-Xavier de Ricard, Antonin Perbosc, Prosper Estieu, Auguste Quercy, Emile Pouvillon... le 14 août 1892, à Toulouse. Le règlement de cette nouvelle association de félibres de la Maintenance du Languedoc porte la motion suivante, qui met à l'honneur, un autre montalbanais érudit : « Sur la proposition de Jules Momméja ; les félibres moundis an décidat d'adopta coumpo simbèl de l'escolo Moundino la croux d'or as doutce proumels des coumtes de Toulouso. »

[Sur proposition de Jules Momméja, les félibres toulousains ont décidé d'adopter comme symbole de l'Escolo Moudino la croix dorée aux douze pommeaux des comtes de Toulouse.] »

L'érudit Momméja n'avait rien d'un montalbanais.

Georges Passerat citant les membres de la dite Escolo Moudino note⁴ : « Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir ensuite une liste de « félibres » présents, où figurent en grande majorité tous les montalbanais érudits, artistes, écrivains : Jean Castela, Emile Pouvillon, Camille Delthil, Jules Momméja, Emile Bourdelle, Hippolyte Lacombe, Edmond Raspide, Louis Boscus, J.D. Rigal, Paul Bayrou... Dans le *Gril*, on trouvera les signatures d'Auguste Roudouly et d'Edouard Forestié mais aussi de Paul de Beaurepaire-Froment, Jules Tellier, Léonce Cazaubon, Raymond de la Tailhède, André Ducom. »

En fait les Moissagais (7) sont plus nombreux que les Montalbanais (4).

³ Léon Cladel, Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes et Marie-Christine Huet-Brichard, Presses universitaires du Mirail, 2003 p. 50

⁴ Idem p. 36

Véronique Moulinié et Momméja

Dans une publication internet un beau texte sur Momméja dans Histoire et archives de l'ethnologie de la France.

Cette publication récente est très rare sur Momméja et elle nous apprend ceci⁵ :

« S'adressant à son ami Antonin Perbosc, Momméja ne manque pas de faire allusion à ces commandes qu'il vit comme autant de revanches. Dans ces lignes en effet, on sent poindre une certaine rancœur à l'égard de milieux qui ont mis quelque temps à lui accorder la reconnaissance à laquelle il aspirait. *"Vous connaissez la revue l'Art, ce qu'il y a de mieux en fait de publications artistiques ? Le 28 X^o (sic), je reçois une lettre charmante de son rédacteur en chef demandant une collaboration. Je fis immédiatement quelque chose qui s'imprime en ce moment et à la suite on m'a adressé commande une commande (sic). Me voici donc dans la très grande presse et payé... Mais ce n'est pas tout, il y a 15 jours, je recevais une nouvelle commande, celle de la biographie d'Ingres pour une grande collection d'artistes célèbres que publie l'éditeur de la même revue, avec grand luxe de gravures. J'ai accepté, comme bien vous pensez, et mon travail est déjà annoncé sur les prospectus de la collection. Décidément le vent a changé, des sociétés comme celle d'Agen et celle du Midi, m'inscrivent spontanément sur la liste de leurs membres et Forestié lui-même vient de m'acheter un feuilleton mythologique pour son Courrier. Il est vrai qu'il ne me paye pas cher, mais il me fait un livre de la chose gratis."* (lettre adressée à Antonin Perbosc, datée du 15 Mars 1892. Ms 1417, Bibliothèque Municipale de Toulouse). »

⁵ JULES MOMMEJA Parcours d'un érudit sous la Troisième République, Véronique Moulinié, *Histoire et archives de l'ethnologie de la France*, pp 17-54 (article consultable sur internet)

Séméziès-Momméja

Voici dans son journal personnel ce que Séméziès publiera à la mort de Momméja : « 11 janvier 1928

— Encore un vieil ami qui s'en va. Jules Momméja est mort aujourd'hui, 73 ans. Je le connaissais depuis 40 ou 50 ans, j'ai perdu le compte. C'était un être doux et grave, aussi philosophe et aussi lettré que savant, ayant plutôt des idées de gauche et d'incroyance religieuse, mais avec une extrême tolérance. Il vivait sur le plan supérieur. Il croyait à une sorte de survie inconsciente et en prenait son parti. Nous avons souvent échangé sur ces questions les idées les plus profondes avec une nette sincérité. Il se voyait mourir depuis longtemps et attendait la mort avec la sérénité d'un panthéiste, car au fond il l'était un peu. C'était une belle intelligence, un immense savoir, un sûr ami et un Sage de l'école d'Alibert. Il meurt exactement un an après lui. »

Lettre de Séméziès à Momméja :

Côte de l'Hermitage, 26 juillet 22

Excusez-moi, mon cher ami, de ne vous avoir point encore remercié de votre charmant article de *la Feuille*⁶ très personnel et délicat, mais j'ai la meilleure des raisons à vous donner de ce retard : c'est aujourd'hui seulement que je le lis.

Désespérant de pouvoir copier tranquillement les 300 pages de mon roman⁷ chez moi où j'étais sans cesse dérangé par les uns et les autres, je me suis enfui sans laisser de trace ! Pas loin, un bourg du pays, où j'ai trouvé une auberge propre, m'a servi d'asile. J'y ai apporté quelque lingerie, mon chien, une rame de papier écolier, une topette d'encre, quelques plumes, mon manuscrit, pas un seul livre, et pendant 10 à 12 jours je n'ai fait que copier, manger, marcher et dormir, n'ayant pas donné mon adresse, ma correspondance m'attendait ici.

Je rentre ma besogne finie. Je prends quelques jours de repos, puis je relirai soigneusement, lentement, et me mettrai en rapport avec Crès.

Il en sera ce que les dieux voudront.

La pauvre archéologie se meurt⁸. Aucune direction. Cascade de démissions. Je vous l'ai bien dit, elle a perdu son âme. Et un corps sans âme ne peut que se dissoudre. Merci encore, mes bons souvenirs à Foissac, Disse, Cazes et croyez moi toujours bien vôtre Marcel Séméziès.

⁶ La feuille villageoise où Momméja rend compte d'une conférence de Séméziès à Moissac.

⁷ Peut-être le chemin du soir publié en 1922 ou Le Prince d'automne publié en 1925.

⁸ « L'âme » de la société archéologique, le chanoine Pottier est mort le 29 juin 1922.

Momméja et l'église Saint-Martin

Pour en rester à Moissac, un des axes des recherches de Momméja s'appelle l'Eglise Saint-Martin (nous l'avons noté avec le texte de Pierre Viguié) mais pour de telles recherches ils furent trois : Dugué, Viré et Momméja et ce dernier associe toujours les trois noms dans ses multiples publications. Par exemple dans son article important et très beau du 11 octobre 1919 dont je ne sais où il a été publié. Dans la **Feuille Villageoise** du 2 janvier 1921 où il annonce le classement de l'Eglise comme monument historique.

Ce classement fut une lutte contre la Compagnie de chemin de fer qui, pour la nouvelle ligne Cahors-Moissac, (finalement elle ne verra jamais le jour), souhaitait détruire l'église. Encore en 1922 (le 14 novembre) nous lisons dans un article suite au commentaire d'un journal :

« Le commentaire qu'il fait n'est pas accepté de toute le monde. Il prend aigrement à partie «deux ou trois fanatiques» contre lesquels ses imputations ne portent pas. Quoiqu'il en dise ces «deux ou trois fanatiques» qui ont coopéré au classement de l'église Saint-Martin, n'ont en rien porté atteinte au commerce et à l'industrie de Moissac. Si la place n'était ici limitée, la démonstration serait vite faite. Il n'y a pas lieu de vitupérer contre eux qui n'en peuvent, mais, mieux informés que lui. Ils ont agi en connaissance de cause.»⁹

Ces deux ou trois fanatiques sont donc Viré, Dugué, Momméja qui dans ses multiples dossiers des archives (187, 235, 245, 26, 387) offre dessins, photos, plans, articles, lettres, études etc.

L'obtention du classement à la fin décembre 1920, ne fut pas la fin des recherches mais seulement une étape et Momméja décédant en 1928, c'est ensuite Viré seul qui continuera à faire découvrir les merveilles de ce lieu.

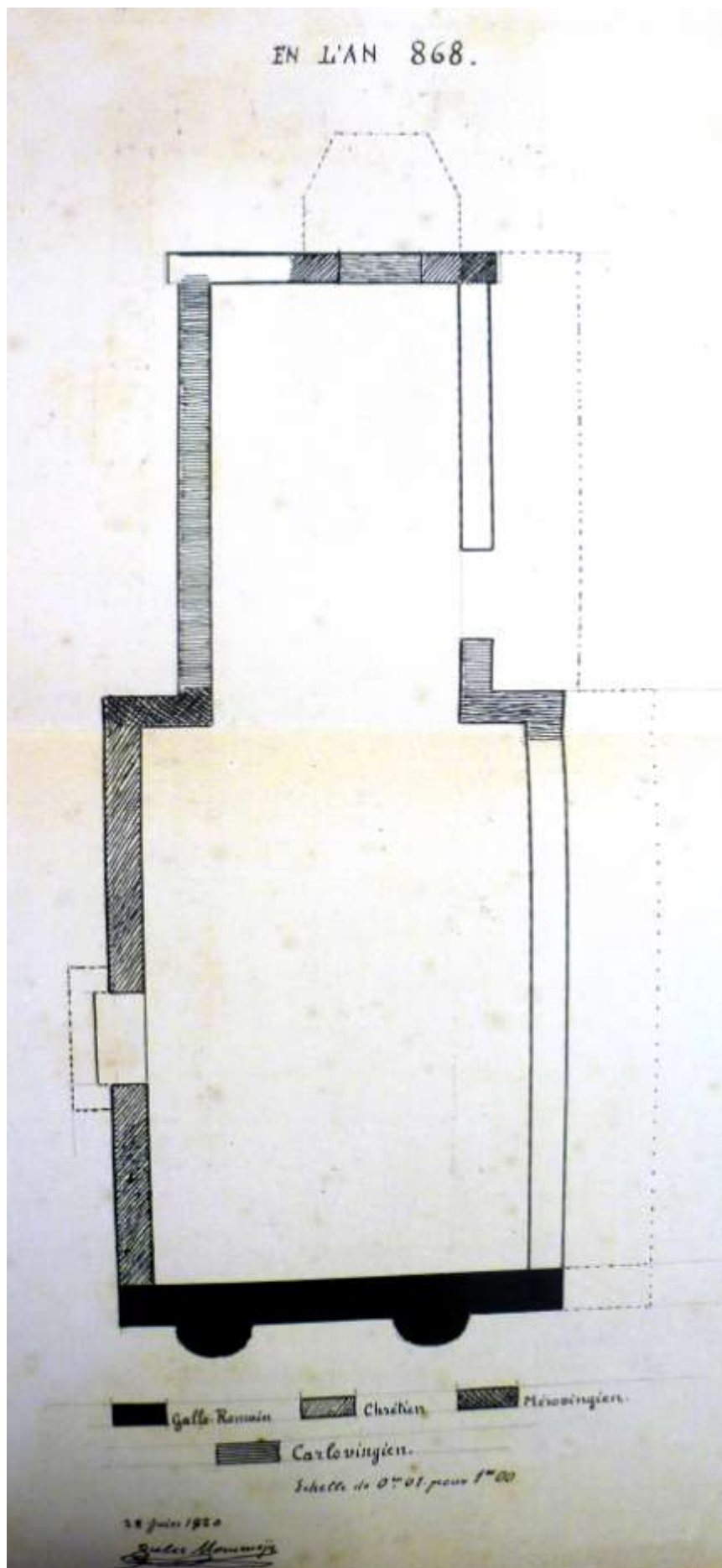
Momméja a conservé ce dessin de Viré :

⁹ Cet article est dans le dossier des archives départementales du 82 : 26 J M5, 235 sans référence du nom du journal.



Vue de l'Abside
dessin d'Armand Viré d'après sa
photographie.

EN L'AN 868.



Je ne résiste pas au plaisir d'offrir cet autre élément des papiers de Momméja sur Saint-Martin.



Ce papillon indique :

Camarade, lis Le Libertaire avec dessous une citation : « Après tout, les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie. G. Clémenceau »

Momméja note tout, s'intéresse à tout, archive tout et de ce fait témoigne de façon extraordinaire de la vie locale.

Moissac le 11 octobre 1919

Une Basilique Chrétienne du VI^e siècle à Moissac

Comme certain jour, au début de la guerre, je contemplais du chemin de fer, l'humble pignon et les sobres fenêtres latines du vieux Saint Martin de Moissac, à demi caché dans les terrassements de la voie, un brave homme, assis dans le compartiment, me dit, gravement : — Cette église est comme moi, elle est bien vieille : elle porte une grande leçon.

—Oui, répondis-je, au risque de n'être pas compris, elle proclame à sa manière la terrifiante grandeur de la révolution déchaînée par Georges Stephenson quand il appliqua à la traction des wagons, la force jusqu'alors méconnue de la vapeur.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit mon interlocuteur. Cette église porte sur le mur, au dessus de l'entrée un cadran solaire sur lequel est écrit : CRAINS LA DERNIÈRE ! Je l'ai

souvent lue, en conduisant mes chèvres : elle m'a fait réfléchir à la mort qui ne tardera pas longtemps pour moi...

Ce barbon grave était un chevrier ! un chevrier venu de ces vallées pyrénéennes où le sang bleu des Espagnols s'est mêlé au sang rouge des gascons, presque un hidalgo ; et il avait sur sa route interrogé les cadrans solaires dont il comprenait les leçons ; devant celui de notre Saint-Martin il avait médité sur « la fuite rapide des jours » comme Théophile Gautier devant celui d'Urrugne ! et je crus comprendre moi aussi le solennel avertissement que donne à tous la méridienne de Saint-Martin.

Or, tout dernièrement, un de mes amis nous affirma que nous l'avions mal compris, qu'il s'adresserait non pas à ceux qui le lisent mais à l'édifice sur le mur duquel il est inscrit, car les jours de cet édifice seraient comptés, la nouvelle voie ferrée de Cahors à Moissac ne pouvant pas se passer de l'étroite bande de terre qu'il couvre de son ombre tant de fois séculaire.

Le renseignement était-il exact ? nous ne cherchâmes pas à le savoir, mais nous résolûmes d'agir comme s'il était véridique, c'est-à-dire d'étudier, de photographier, de relever avec le plus grand soin possible tous les détails intéressants de l'humble petite église que Lagrèze-Fossat jugeait de beaucoup antérieure à l'abbaye elle-même, et nous nous mîmes promptement à l'œuvre avec le concours empressé de MM. Armand Viré et Dugué.

Un premier examen révéla que l'édifice actuel se composait de parties remontant à sept époques différentes comprises entre le cinquième siècle, et le dix-neuvième, témoins éloquents des invasions, des sièges, des incendies qui bouleversèrent si cruellement Moissac au cours des siècles sombres du moyen-âge. Ces parties nettement indiquées sur le plan minutieux de l'ensemble il apparut, avec toute la netteté désirable, que nous avions sous les yeux un des édifices chrétiens les plus anciens de la Gaule, à peu près contemporain de la basilique découverte par M. Marcel Dieulafoy dans les belles fouilles de Saint-Bertrand de Comminges.

En effet, la place révéla que la porte latine et la toute petite abside, aux trois quarts enfoncée dans la terre, au chevet de l'édifice, sont complètement en dehors, de l'axe de celui-ci, ce

qui prouve irréfragablement qu'elles appartenait à un autre édifice dont faisait aussi partie, quoique plus jeunes de deux siècles peut-être, le grand mur en petit appareil, percé de fenêtres latines, qui reste intact au flanc nord de la nef. Ces notables restes suffisent amplement, avec le mur de la face ouest, qui est de beaucoup antérieur comme l'avait bien compris Lagrèze-Fossat, à reconstituer la place de la basilique où furent déposé, en 868, les restes de saint Ansbert, et qui changea alors pour quatre siècles, le nom de Saint-Martin contre celui du second des abbés de Moissac. Et ce plan est bien celui des premières basiliques chrétiennes, c'est-à-dire une vaste salle rectangulaire, divisée en trois travées par deux rangs de colonnes supportant le plafond, et terminée par un petit hémicycle, ou abside, où le siège du juge de la basilique romaine, qui était un Tribunal, fut remplacé par celui de l'évêque ou du dignitaire qui en tenait lieu .

Or ce n'est pas sans une vive surprise que nous avons constaté la présence, dans l'abside de notre Saint-Martin, du socle en maçonnerie sur lequel ce siège était placé, ou qui peut être même en tenait lieu ; fait capital, et qui n'avait jamais constaté été dans le vaste territoire des Gaules. Il se pourrait, d'ailleurs, qu'on eut placé sur ce socle, en 868, le sarcophage de Saint-Ansbert, sous lequel certains malades pouvaient ainsi passer, comme cela se pratique encore en Bretagne, au tombeau, de Saint-Renan. L'abside était devenue de ce fait ce qu'on appelait un *martyrium*, et c'est alors, sans doute, qu'on y perça la grande fenêtre, qui n'y figurait pas primitivement.

« Entre les persécutions, dans les périodes de répit qui précédèrent la paix définitive donnée par Constantin, dit M. Enlart, la construction des églises fut tolérée dans les faubourgs des villes. C'était là, du reste, qu'habitaient la plupart des chrétiens, recrutés surtout dans la classe ouvrière. C'est par suite de ces circonstances, sans doute, que la plupart de nos cathédrales et quelques autres grandes églises furent bâties à l'origine et souvent rebâties dans la suite sur des emplacements confinant à l'enceinte de la ville. »

C'est précisément ce qui c'est produit pour notre basilique dont tout le monde a remarqué l'étrange grand mur en grossiers

matériaux de petit appareil, flanqué de frustes contreforts cylindriques, qui constitue sa paroi d'ouest. L'étude attentive du plan démontre que, non plus que l'église actuelle, les contreforts ne sauraient correspondre à l'axe de la première basilique et qu'il sont loin d'être symétriques aux extrémités du mur dont il font partie intégrante ; d'où la conclusion formelle que ce mur existait avant la basilique qui s'y est appuyée et greffée. Mais qu'était donc ce mur énorme, haut encore de plus de sept mètres, que contre-butent de si puissants contreforts ?

La réponse est aisée quand on connaît bien sa structure en petit appareil carré, mêlé de matériaux d'appareil allongé, provenant de la démolition d'un édifice plus ancien, et qu'on réfléchit à sa situation relativement à la ville. C'est un notable fragment du rempart gallo-romain tendu du coteau à la rivière, après la première grande invasion. Il est absolument identique à celui qui barre l'isthme du camp célèbre de Cora, en Bourgogne ; et quelques sondages superficiels, nous ont prouvé qu'il est aisé de retrouver ses fondations jusqu'à la route de Bordeaux, tout au moins.

Tels sont les résultats d'une première reconnaissance des restes divers qui s'entrecroisent, se greffent ou se superposent dans la structure de Saint-Martin de Moissac. De nouvelles études s'imposent qui exigeront d'importantes fouilles méthodiques. Formant des vœux pour que dans l'intérêt supérieur de la science, il soit possible de les accomplir un jour assez prochain ; quand elles seront terminées, il sera possible à tous de comprendre aisément ce qui n'est guère accessible encore qu'aux seuls initiés.

Alors s'accuseront dans leur éloquente brutalité les preuves manifestes des catastrophes qui se sont abattues sur notre région si paisible, si prospère maintenant ; comme aussi celles de l'incroyable constance de nos pères et de l'énergie avec laquelle ils travaillaient à relever leurs ruines, à reconstituer leur cité dont tant d'envahisseurs et de conquérants divers avaient tant de fois fait un désert non moins complet que ceux dont la fumée vient à peine de s'éteindre sur notre malheureuse frontière. JULES MOMMÉJA.

Lettre 'Arand Viré à Momméja

Paris 25 Mars 1921

Mon cher ami,

Que devenez-vous ? Il y a une double éternité que je n'ai de nouvelles de vous et des vôtres. Ce n'est pas bien du tout. Avez-vous fouillé à St Martin ? Avez-vous fait autre chose d'intéressant ? Je serais bien aisé de savoir tout cela.

Pour moi, je vivote à faire quelques expériences, mais jusqu'ici rien de bien nouveau.

Nous pensons aller nous installer à La... en Mai et passer août à Moissac.

Mes hommages et mes souvenirs ainsi que ceux de ma femme à Madame Momméja ainsi qu'à la famille Villeneuve, sans oublier nos grands amis Jeannot et Marthe.

Amitiés
Armand Viré

Paris 25 mars 1921

Mon cher ami,

Que devenez-vous ? Il y a une double éternité que je n'ai de nouvelles de vous et des vôtres. Ce n'est pas bien du tout. Avez-vous fouillé à St Martin ? Avez-vous fait autre chose d'intéressant ? Je serais bien aisé de savoir tout cela?

Pour moi, je vivote à faire quelques expériences, mais jusqu'ici rien de bien nouveau.

Nous pensons aller nous installer à La... en Mai et passer août à Moissac.

Mes hommages et mes souvenirs ainsi que ceux de ma femme à Madame Momméja ainsi qu'à la famille Villeneuve, sans oublier nos grands amis Jeannot et Marthe. Amitiés
Armand Viré

Cette lettre confirme l'amitié d'Armand et Jules. Et rien de surprenant si aussitôt Armand parle des fouilles à St Martin. La double éternité est une formule exagérée car le 29 juin 1920, ils étaient ensemble à Moissac aux côtés de la Société archéologique et parmi les discours celui d'Armand Viré :

« MON CHER PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS, Je suis tout particulièrement heureux d'avoir été chargé par la Société préhistorique française d'apporter à la Société archéologique de Montauban, ainsi qu'à son Président, un hommage tout filial. »

Momméja et ses carnets noirs

Extraits des carnets de Momméja

Pendant la guerre 14-18 Momméja donna à sa passion pour l'écriture de son journal un aspect plus méthodique, plus tendu, plus émouvant. L'édition de ces carnets serait un apport considérable à la connaissance de cette époque. Voici de modestes extraits pour août 1914. Parfois quelques mots sont difficiles à lire.

7 août

« Cet état d'esprit (l'ambiance guerrière) inquiète à bon droit tous ceux qui n'ont perdu la tête. »

Et il parle de « ce tragique champ d'honneur d'où l'on ne revient guère » « J'ai l'impression que cette fois la revanche sera entière et sans merci. »

Dimanche 9 août

Ce matin un beau brouillard très dense couvrait la terre de son vaste blanc cotonneux ; ce sont les prémices avant-coureur de l'automne ; du reste la chaleur reste absolument torride ; et le soleil a eu vite fait de chasser cet importun messenger du frimas. Avec Jane nous allons à Montauban voir Maurice¹⁰ ; tout à l'heure encore elle ne voulait pas faire ce voyage pour ne pas repasser par les déchirements de la séparation ; maintenant elle irait au bout du monde pour embrasser celui qu'elle ne reverra pas de bien longtemps, hélas ! Madame Lapeyre est avec nous qui va elle aussi revoir son mari. Dans le train, le temps passe assez vite à écouter les récits passionnés de l'employé de chemin de fer, Fournier, qui a fait la Campagne de Chine avec le colonel Marchand et qui, voyant passer en gare de Moissac son ancienne compagnie de Marsouins a pleuré de rage parce qu'il ne pouvait pas les suivre. Il sait bien qu'il est indispensable ici, qu'abandonner son poste sur la voie ferrée serait aussi coupable que de l'abandonner sur le champ de bataille, mais il se sent diminué de ne pas pouvoir reprendre son fusil pour abattre des Prussiens, comme jadis il abattait des

¹⁰ Le fils et la belle fille de Momméja.

Toujours dans Montauban la même cohue de véhicules divers, de la charrette du paysan à l'auto du millionnaire, se suivant, s'évitant à travers un flot toujours renouvelé d'allants et de venants. On se croirait au cœur de Paris s'il ne manquait pas à ce grouillant ensemble, le passage grondant des trams et des autobus.

Devant le café de l'Europe, dans un groupe multicolore et galonné, Jane, du premier coup d'œil, reconnaît Maurice, malgré sa veste blanche et ses trois galons que nous ne lui avons pas encore vus.

Le voilà bien comme il nous l'avait écrit ; major de second classe à la tête d'une ambulance, avec en poche des ordres confidentiels, un pli fermé à clef qu'il ne doit ouvrir qu'après le départ. Il pense toutefois que la direction générale est Dijon.

Jane restera avec lui quelques jours et je repars pour Moissac à 2 h 40. Sur le quai de la gare, toujours les soldats attendent l'heure du départ. Parmi eux, causant avec un spahi et un turco, j'avise un chemineau quelconque un sac au flanc, dont la poitrine est barrée d'une rangée de décorations, cinq au moins dont un ... quelconque, grand comme la lentille d'une pendule de salon, qui dansent étrangement au bout de leurs rubans bariolés quand il gesticule et il gesticule très souvent et très fort. Dans mon compartiment d'autres employés du chemin de fer en uniforme d'adjudant du génie avec une roue entre deux ... brodés sur le manche de leur tunique noire. Ils vont assurer des transports militaires dans la région des batailles. Tout ce monde est frémissant d'enthousiasme par ce qui vient d'arriver, comme la nouvelle que nous avons conquis Mulhouse. Le bruit court que 250 blessés seraient déjà hospitalisés à Bordeaux et qu'un accident serait arrivé sur la ligne Montauban-Brive ; le fait certain est que la circulation des trains y est interrompue.

Fatigue intense, somnolences physiques et intellectuelles, je suis brisé par ce flot incessant d'émotions.

10 aout

Maurice fait demander une bride de cheval qu'il lui faut à tout prix ; je réussie à la trouver et je l'expédie. Pas de nouvelles importantes aujourd'hui. Repas physique réconfortant.

Quelques bonnes heures à travailler sur les épîtres de Bandello¹¹ auquel je m'attache de plus en plus, parce qu'il est réellement sympathique et, surtout parce que je découvre alors que tout le monde le méconnaît ou l'ignore. Oui, je le découvre, au sens le plus exact du mot, car ceux qui se sont occupés de lui jusqu'ici, en France et même en Italie, n'ont eu un peut d'attention que pour les passages les plus scabreux de certaines de ses nouvelles, et ont fermé les yeux sur la masse effrayante, compacte, de l'ensemble de ses récits, qui constituent le plus prodigieux essai de peinture exacte des mœurs d'une époque qui eût été tenté avant le XIXème siècle : du réalisme sain trois siècles avant Balzac. Et personne encore ne semble avoir prêté la moindre attention aux savoureuses épîtres qui précèdent chaque histoire, et qui en font un des plus grands maîtres de l'art épistolaire entre ceux qui, dédaignant le latin, osèrent explorer leur langue maternelle.

11 août

En ces jours, dans ce mélange d'espoir, de craintes, de courtes joies et de grandes peines, je perds complètement la notion du temps. Ce que l'on baptise ainsi n'existe guère, en certaines périodes, pour l'intelligence et pour le cœur, puisqu'on peut vivre un siècle en dix fois vingt-quatre heures, ou traîner interminablement l'ennui de toute une vie dans l'espace de quelques heures.

En fouillant dans mes vieux papiers, j'ai retrouvé un croquis, malheureusement bien sommaire, représentant un pavillon carré, en bois, du XVIème siècle supporté par quatre piliers assez artistiquement travaillés. C'est l'œuvre de Devals aîné¹², le vieil archéologue montalbanais qui fut un de mes premiers et des meilleurs initiateurs dans la science des choses du passé. Je ne sais où il avait croqué ce gentil édicule qui couvrait la margelle d'un puits, mais dans mon enfance, j'en ai vu de pareils dans les villages de la plaine de l'Aveyron, à Bioule et à Albias. Je vais reprendre ce croquis pour le terminer ; ce sera une manière comme une autre de tuer le temps et j'ajouterais

¹¹ Bandello

¹² Devals aîné (1814-1874) grand amoureux de la langue d'oc ; un chartriste.

ainsi un document de plus à un dossier sur l'art rustique de ma région.

15 août foule à la procession : « Il fallait s'y attendre car au jour du danger la lâcheté et la peur se sont toujours mis en religiosité ou en fanatisme. »

Il va voir la dizaine de trains qui portent les Marocains et les Sénégalais « les nègres enturbannés. »

« La mort du pape, une double victoire pour nous car c'était un francophobe irréductible. »

16 août

Le grand vent de vendredi, l'entassement des nuées d'hier ; tout cela s'est condensé en une pluie battante qui, de l'aube à midi, n'a guère modéré sa rage. Cela m'a rappelé les jours si lointains de 1870, celui surtout où nous apprîmes la capitulation de Sedan, avec mon oncle, au retour d'une excursion à Bruniquel, restée célèbre parmi nous pour la chute audacieuse que je fis dans l'Aveyron que je traversai à gué pour explorer le grand abri sous roche qui baille sous sa montagne en face des anciennes forges. Je trouvai là, entre autres rogatons, la moitié d'une canine de cerf, que je cru être un ongle humain fossilisé ; ce qui me procura une bien grande joie. L'.... d'un chasseur de renne et du mégacéros ! quelle découverte ! Le cœur m'en battit très fort... Au reste, mon bain forcé coïncida avec l'arrivée des nuées pluvieuses dans un ciel qui s'était maintenu tout le jour riant et estival. Si j'eusse été plus docte je me serais sans doute souvenu de l'antique rite de l'immersion pour appeler la pluie et cela m'aurait bouleversé parce que j'étais alors très romanesque et très mystique, en rupture précoce avec la religion de mes pères, mais mal débarrassé des craintes superstitieuses et des croyances ataviques auxquelles leurs fidèles d'aujourd'hui donnent le nom d'occultisme. Ce fut pendant que je tardais pour en extraire le plus d'eau possible de mon pantalon mouillé, à l'abri d'un hangar désert de l'usine abandonnée, que l'orage se déchaîna. Nous courûmes à la gare dont le chef, un gros homme excellent, montalbanais de Villenouvelle comme mon oncle, me

prêta une de ses culottes où deux gringalets comme moi eussent tenus à l'aise, et alluma un grand feu de bourrées pour sécher mes pauvres hardes dégoulinantes, comme le manteau de Jupiter pluvius, lui-même dans les estampes de Bernard Picard le Romain. Je me revois encore le dos à la grande flamme regardant à travers les vitres de la proche fenêtre la profonde vallée que hantèrent si intensément les chasseurs de rennes du temps magdaléniens, servant de lit à une tempête presque effrayante. Un couvercle impénétrable de nuées grises bouchait ses lèvres de rochers tandis qu'entre les parois grises aussi, les grands peupliers se courbaient et se tordaient comme des joncs sous l'âpre... de la tourmente et qu'un épais rideau de pluie tendait entre le paysage convulsé et mon pauvre observatoire un réseau pressé de lignes obliques qui fatiguaient mes yeux par l'incessant et vertigineux mouvement de sa traine... Puis, je revois le mauvais wagon, où, mal séché encore, il fallut prendre place entre des soldats de toutes les armées en route pour Montauban ; la sortie de la gare de Montricoux ; la rencontre de ma tante venue me chercher avec le vieux break de mon père ; enfin sous la pluie qui tombait toujours, le récit indigné de l'infâme, de l'inexpiable capitulation.

(...)

26 août

(...)

Je suis allé pour quelques heures dans notre merveilleux cloître que j'ai vu pour la première fois il y a 44 ans à quelques jours près au début de la guerre de 1870 et cette coïncidence m'émeut plus que je ne saurais l'exprimer.

Le vénérable Charles Edmond de Satur dont les propos et les récits vécus ont tant contribués à faire de moi ce que je suis, avait tenu à me révéler le trésor de l'art roman. Ce fut la première leçon pratique et réellement profitable d'archéologie monumentale que j'ai reçue et je crois n'en avoir rien oublié. Nous étions partis de bonne heure un dimanche et nous arrivâmes à Saint-Pierre au moment de grand'messe. De Satur m'initia au merveilleux symbolisme biblique, me fit comprendre [...]

Je ne comprenais encore rien aux choses de la luxure à cet âge naïf, et je sentais encore moins la sauvage grandeur du style de cette émouvante figure. Une jeune femme de la campagne survint et interpellée par de Satur qui adorait le parler roman, et se complaisait aux propos improvisés avec les petites gens de la campagne surtout, elle nous expliqua les figures qui ont le plus frappé la foule dans cet ensemble si touffu, le grand christ majestueux du tympan et la luxure. D'après cette jolie commère, le premier n'était autre que *lou rey clovis*, le roi clovis et quant à la seconde c'était une jeune femme nommée *Minerbo* qui, ayant du lait, ne voulut pas allaiter les enfants de sa sœur qui n'en avait pas. Aussi le Bon Dieu, pour la punir lui envoya deux crapauds pour lui servir de nourrisson à perpétuité...

L'excellent Edmond Larroque lauréat de la Société française d'Archéologie fut notre exégète enthousiaste du cloître dont il était le Conservateur alors. L'excellent homme n'avait certes pas découvert ce monument dont il était devenu quelque chose comme le génie familier, mais c'était lui, le premier, qui s'était attaché à son étude raisonnée et qui avait reconnu tous les sujets sculptés sur les chapiteaux ce qui n'était pas si facile qu'on pense, à cette époque, pour un homme qui n'avait eu guère de termes de comparaison. Il était symboliste par caractère, par conviction, par mysticisme catholique, et il y avait tant de convictions entraînant dans ses explications que je m'étonne de n'avoir pas complètement versé dès lors dans cette très amusante manie car j'avais sans vanité une profonde connaissance des saintes écritures, sachant par cœur les quatre évangiles, les psaumes, et ayant maintes fois relu tout le reste de la Genèse à l'Apocalypse. Sans doute avais-je assez de bon sens pour servir d'antidote, puisque je me permis timidement de rappeler au docte symboliste la célèbre tirade de Saint Bernard contre les caprices ornementaux, mal séants ou franchement immoraux qu'il remarquait dans les abbayes bénédictines, tirade qui coupe dans son germe même la théorie si tentante du symbolisme... Et Edmond Larroque fut si surpris que, quinze ans plus tard, il me rappelait le fait dans une de ses lettres, en m'avouant la stupéfaction joyeuse avec laquelle il avait entendu un gamin de 16 ans lui débiter ces phrases enflammées... »

Bourdelle vu par Momméja

Jules Momméja nous présente ici une double opinion sur une œuvre de jeunesse peu connue de Bourdelle, **L'amour agonisant**. Impossible d'en découvrir trace dans mes nombreux livres sur Bourdelle. Momméja a un peu plus de trente ans, il a été conduit à se passionner pour Ingres puis se tournera vers Bourdelle avant de se consacrer à l'archéologie, l'ethnologie et la culture populaire. Il ressort de ce texte un témoignage d'un optimisme courant à ce moment-là. J-P Damaggio

Le Courrier du Tarn-et-Garonne

Caussade, le 28 juillet 1887.

Une visite à l'atelier du sculpteur Bourdelle.

Le Salon annuel vient de fermer ses portes ; l'Etat et les amateurs sérieux ont fait leur choix ; les spéculateurs sur les œuvres tapageuses ou malsaines qui ont foisonné comme toujours ; les salonniers ont continué à gémir, comme de coutume, sur l'incompréhensible absence d'un nouveau Phidias ou d'un nouveau Rubens ; l'argent a afflué dans la caisse de secours des artistes ; des récompenses ont été distribuées tant bien que mal et puis, bonsoir, la *Foire aux Vanités* est fermée jusqu'à l'an prochain.

Plusieurs *de* nos compatriotes avaient pris part à cette exposition, et nous regrettons de ne pas connaître les œuvres qu'ils y avaient envoyées, pour en dire quelques mots aux lecteurs du **Courrier**. Ce sera pour plus tard, nous en avons l'espoir. En attendant, voici ce que nous écrivions l'année dernière, au sortir de l'atelier de notre sympathique sculpteur, E. Bourdelle, au sujet d'une de ses œuvres peu connue à Montauban. Nous espérons qu'à ce titre on nous pardonnera cette prose *réchauffée*, et qu'on aura pour elle plus d'indulgence que n'en avait pour un diner, dans le même cas, le *prudent Gilotin* de Boileau.

Rendre sa pensée pour le seul plaisir de la rendre ; caresser son rêve et le cristalliser en réalité marmoréenne, uniquement pour satisfaire à ce besoin de créer que Dieu a mis au fond du cœur de tout homme ; faire jaillir à travers le bronze et le marbre les rayons éclatants d'une idée pure qui n'a pas traîné sa robe virginale dans les sentiers suspects de la spéculation et de l'esprit de coterie ; être soi, en un mot, et vouloir rester tel, constitue une véritable grandeur morale bien rare à rencontrer dans ce siècle étrange auquel quelques-uns de ses fils, eux-mêmes, ont donné l'épithète de décadent, croyant sans doute ainsi l'honorer. Notre école de sculpture possède encore quelques hommes de ce caractère, de vrais fils de Buonarroti ; et l'une des principales gloires de M. Bourdelle sera, nous ne pouvons en douter, d'être compté dans les rangs de ces vaillants soldats du bataillon sacré de l'Idéal.

Oui, l'originalité vraie, ou, pour mieux dire, la personnalité, le respect de sa pensée propre, joints à la véritable puissance créatrice sont rares. Aussi, lorsque nous rencontrons un Jeune artiste doué de ces qualités nous nous inclinons devant lui avec respect. Son idéal peut ne pas être le nôtre : des fautes, des négligences ou des inexpériences peuvent nous choquer dans ses œuvres ; n'importe, nous nous réjouissons de voir ainsi s'accroître le nombre de ces grands spiritualistes — inconscients parfois — qui prêchent le spiritualisme dans les statues, ou leurs tableaux, comme les grands poètes dans leurs vers.

Telles étaient les pensées qui me poursuivaient après une trop courte visite au sympathique sculpteur que je venais de trouver auprès de sa dernière œuvre : *l'Amour agonisant*.

Décrierai-je l'atelier ? Non. Ce n'était que le cadre de la statue, et quelques mots suffiront pour en caractériser l'aspect.

Point de luxe, pas de ces divans et de ces tentures, de ces colifichets qui font de la plupart des ateliers contemporains autant de boudoirs plus propres à abriter les caprices d'une jolie mondaine que le mâle labeur d'un artiste. Les œuvres d'art et les instruments du sculpteur constituent les seuls ornements de cette pièce, d'une beauté sévère pourtant, au milieu de laquelle, sur un tréteau large et bas, *l'Amour agonisant* attira tout d'abord mes regards.

Dans toute œuvre d'art, il y a trois éléments divers à considérer, tous trois d'une importance presque égale : l'idée qu'a voulu exprimer l'artiste, la forme plastique dont il l'a revêtue, et sa propre personnalité murale dont il l'a empreinte. L'analyse littéraire est impuissante pour rendre la seconde, mais elle a tout pouvoir sur les deux autres, car elle est de la même famille et elle obéit aux mêmes lois. C'est pourquoi je vais m'efforcer de dire ce que j'ai pensé plutôt que ce que j'ai vu alors que mes yeux contemplaient la funèbre statue.

Les membres étendus et inertes que ne bandent plus, des nerfs déjà engourdis du sommeil de la mort, la poitrine légèrement contractée par le douloureux effort du dernier râle, le bel adolescent, Héros, le dompteur de monstres et de cœurs est étendu. Les affres de la mort ont déjà empreint leurs stigmates sur sa face, et, de ses lèvres, sur lesquelles déjà se dessine vaguement le rictus hideux du squelette, va s'exhaler son cri suprême et sa dernière plainte d'immortel foudroyé,

Devant cette lugubre figure, je restai un moment dérouté et comme épouvanté par la sombre puissance de l'idée qui avait guidé l'ébauchoir du sculpteur. Je me demandais avec une anxiété poignante quelle était cette âme assez impie ou assez malheureuse et torturée pour avoir vu passer dans ses rêves désespérés, la mort de l'amour, c'est à dire l'épuisement des sources mystérieuses de la vie, le néant, et il me sembla voir passer sur l'auguste agonisant la muse blasphématrice et désespérée *de* Mme Ackermann, s'écriant avec des sanglots :

Oh ! quelle immense joie après tant de souffrance,

Par dessus, les débris, par dessus les charniers,

Pouvoir enfin pousser ce cri de délivrance :

Plus d'hommes sous le ciel ! nous sommes les derniers !

On raconte que, vers la fin du III^e siècle, une voix désolée s'entendit le long de côtes de la mer *d'Egée*, alors que les statues des olympiens tombaient de toute part. Et cette voix disait : "Le grand Pan est mort ! les Dieux sont morts ! » Un dernier restait encore, le fils radieux de la blonde Aphrodite ; doit-il lui aussi disparaître devant le progrès brutal du matérialisme et de l'instruction telle que la rêve M. Frary, et emporter avec lui les

derniers biens qui vous restaient, ô artistes et poètes : la joie, l'art et l'amour

Prêt à quitter Paris, je descendais un soir un des boulevards de «l'inférieure cuve» comme dit Auguste Barbier, et les mille images de ce que j'y avais vu et admiré repassaient confusément devant mes yeux.

J'avais été faire mes dévotions, dans les sanctuaires du Louvre, aux demi-dieux de la peinture et aux dieux de l'art grec; puis, j'avais voulu voir les œuvres des artistes contemporains, et je n'avais constaté, chez la plupart de ces derniers, que la soif de l'argent remplaçant la soif de la gloire, que le culte de la matière et de la laideur succédant à celui de la vérité et de la beauté.

Autour de moi se pressait, le flot grouillant des immondes prêtresses de la Vénus mercenaire, j'avais lu naguère dans les journaux, les récits des monstrueux attentats commis à Paris même, et qui semblaient avoir pour auteurs des familiers de Néron et d'Héliogabale. Et dans cette atmosphère corrompue et empestée de miasmes moraux, je compris l'idée du sculpteur : « *l'Amour agonisant!* »

.....

Voilà ce que j'écrivais, l'année dernière, après avoir vu l'œuvre de M. Bourdelle. J'avais été vivement frappé par ce plâtre douloureux. Mais je me demande quelle serait mon impression si je le revoyais aujourd'hui, et je ne puis m'empêcher de croire que je n'y retrouverais plus l'immortel foudroyé, l'olympien vaincu qui m'avait si profondément impressionné : je crois que je n'y saurais plus voir qu'un adolescent expirant, œuvre magistrale sans doute mais qui ne pourrait plus me donner la puissante émotion de jadis.

Hé quoi! vous vous déjugez, me dira-t-on ; non, je ne me déjuge pas ; je constate seulement que pour apprécier pleinement cette œuvre fiévreuse, il faut s'être un peu imprégné soi-même des fièvres qui l'ont inspirée. Les deux appréciations sont sincères et justes toutes deux ; mais, en écrivant la première, je m'étais mis instinctivement au point de vue de son auteur, tandis que pour la seconde je me suis placé au point de vue de l'art pur.

Que la statue de l'Amour *agonisant*, décuplée de grandeur, et couchée sur un piédestal de granit, se dresse au milieu des

Champs Elysées, dans la pourpre du couchant, au milieu du flot incessamment renouvelé de boursiers et de courtisanes, de politiques et de gommeux qui forment l'élément malsain de Paris; ce sera une œuvre vraiment forte et belle ; ce sera comme le cri d'anathème de la pensée et de l'honneur contre le matérialisme et la bestialité ; la grande protestation de l'esprit contre la matière. Mais sa portée sera restreinte au temps et au lieu, à l'année 1886 et à la ville de Paris. Elle sera comme une de ces brûlantes satires de Juvénal, fer rouge qui marque les monstres pour l'infamie, mais qui ne s'adressent qu'aux contemporains de ces monstres et auxquelles on préférera toujours une idylle de Théocrite, ou quelques vers de Virgile ; car, si la légitime vindicte de la conscience est l'un des hauts cépages de l'âme humaine, elle n'est pas l'âme humaine tout entière.

Il nous semble qu'après cette comparaison, il n'est pas besoin de développer plus longuement notre pensée, que M. Bourdelle lui-même, nous l'espérons, appréciera à sa juste valeur et dont il reconnaîtra la justesse, malgré les demi critiques qu'elle contient. Jules Momméja.